

Sylvain Dufresne



78

extrait 20 pages

Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.
Elle est une pure fiction, et toute ressemblance
avec des faits réels ou ayant existé n'est
que pure coïncidence.

Dans les textes, il y a des fautes volontaires,
c'est ma signature. Je trouve que l'on ne respecte
pas assez les noms propres, aussi, j'ai décidé de
ne pas mettre d'apostrophe devant eux ?

Les dialogues sont précédés de l'initiale
du prénom de la personne qui parle.

Jean-Charles Conus

photo de couverture, libre de droits : pixabay.com

numéro : 78
année : juillet 2011 + décembre 2017
original : 230 pages

Histoire d'après...

Octave Mirbeau - Sébastien Roch - 1890

... et n'en déplaie à Monsieur Mirbeau, mais ce texte est indigeste. Je n'ai pas réussi à terminer sans prendre la décision de trancher dans le vif afin de faire de cette histoire, un texte digeste et plus facile à lire.

De plus, le contexte étant, je l'ai transposé en notre temps moderne, en remplaçant la fin qui aborde le dur sujet de la guerre, et la remplacer par une aventure plus gaie, et au vu de l'amitié des gars, pourquoi ne pas franchir quelques interdits que reprochent certaines gens qui ne comprennent pas le fonctionnement de notre monde.

... Voyons ce qu'il en est...

Chapitre 1

Par le passé, bon nombre d'écoles étaient administrées par des prêtres. C'était en quelque sorte leur fonction avant que la laïcité prenne le combat et forme des enseignants neutres.

La religion reste en marge de l'école, et c'est très bien, car chacun est libre d'y croire ou non. Avec tout ce que l'on a dit sur les religions, on peut se demander, aujourd'hui, si dans le fond, tout cela a du sens.

Par le passé, les religieux détenaient la science, mais aujourd'hui, la science est bien plus prometteuse que la religion.

Si bien des choses ont changé, il n'en reste pas moins que des soucis de comportement ont encore fait surface. C'est comme si de tous les temps, on pourrait vraiment tout pardonner comme il est dit dans les livres, mais il y a des choses que l'on ne peut pardonner.

À contrario, on ne parle pas là des guerres, alors qu'elles ont aussi existé dans le monde religieux. Alors, qu'en est-il du pardon ?

Désormais, la justice se veut arbitraire pour trancher, mais la justice n'est pas toujours juste, voire même corrompue. Bref, passons...

Riche ou pauvre, peu importe, l'école est obligatoire. Elle comporte 9 années d'études. Les enfants commencent à 7 ans pour terminer à 16 ans, grosso modo, car cela dépend aussi de leur date d'anniversaire. Depuis peu, les redoublants ne sont plus pris en compte. On suit la scolarité, même avec de la peine.

S'il y a les écoles publiques, souvent regroupées par villages pour économiser les enseignants, il y a aussi les écoles privées. Quant à savoir si elles sont meilleures, tout dépend du directeur et des enseignants, et aussi du portemonnaie des parents. Les écoles privées ne sont pas gratuites. L'école publique est gratuite, toutefois, le matériel scolaire est à la charge des parents, et en fin de compte, les parents paient des impôts aussi pour le salaire des enseignants.

En conséquence, une famille qui envoie ses enfants à l'école privée va tout de même payer des impôts et payer les enseignants de l'école publique...

...

Tout cela pour en arriver à vous dire que malgré la modestie de sa condition, quincailler de profession, Monsieur Jacques Dufresne a osé penser y envoyer son fils, Sylvain, alors qu'il venait d'avoir 11 ans.

Ce merveilleux projet était pour lui. Il était un bel enfant frais et blond, avec des yeux très francs et doux, dont les prunelles n'avaient jusqu'ici reflété que du bonheur. Comment pouvait-il en être autrement, car il est un enfant ?

Il avait la forme élastique des frêles enfants. À l'école où il allait depuis ses 5 ans, il n'avait presque rien appris, sinon à courir, à jouer, à se faire les muscles. Ses devoirs bâclés, ses leçons vite retenues et plus vite oubliées n'étaient qu'un travail sans plus d'importance mentale que les jeux. Il demandait à la nature d'être un perpétuel champ de récréation.

Le père avait un commerce bien achalandé au centre-ville, et il n'avait pas eu le temps de semer dans l'esprit encore vierge de son fils, les premiers intellectuels de la vie du monde moderne. Il n'y songeait même pas, car il aimait mieux, aux bonnes heures, prononcer des discours aux voisins assemblés devant sa boutique.

Il faut tout de suite dire qu'il était l'homme le plus embarrassé du monde, car son ignorance égalait ses prétentions, lesquelles étaient infinies.

Quand Sylvain désirait savoir quelque chose, interloqué par sa brusque question, son père inventait des réponses. À plusieurs autres interrogations qui mettaient chaque fois sa science en défaut, il se tirait d'affaire avec cette incroyable citation...

J: Il y a des connaissances auxquelles un gamin de ton âge ne doit pas être initié...

...

Comment peut-on avoir de l'intérêt pour l'école avec de telles réponses ?

En ville, on disait que pour le fils d'un homme aussi spirituel, aussi savant, et aussi à son aise que Monsieur Dufresne, il était bien en retard... et que c'était bien malheureux.

Son père ne s'en inquiétait pas. Aux questions intellectuelles, Sylvain répondait ce que son père lui avait si peu appris sur le ton d'une leçon récitée, et le plus important était son nom de famille. Son père le complimentait, satisfait d'entendre un nom qu'il trouvait beau et magique comme un talisman.

Ils habitent une maison à deux étages dans la rue principale. Dans le magasin reluisait tout le fourbi que l'on trouve dans une quincaillerie, si ce n'est plus encore.

Il tirait une grande vanité de cette maison, la seule de la rue qui jouissait d'une situation privilégiée, car c'était nécessaire pour que les clients ne perdent pas trop de temps à faire leurs achats.

Le père était plutôt rondelet avec un collier de barbe qui reliait ses oreilles profondes. Ses yeux étaient rehaussés de paupières saillantes qui lui donnaient un air de réflexions constantes.

Son opiniâtreté de liseur de journaux et de livres juridiques lui servait de source pour ses discours pompeux dont les auditeurs avaient alors comme une impression de gêne admirative.

Au soir de sa grande décision pour son fils, il l'a longtemps retenu au moment du repas, mais sans lui parler. C'est seulement le lendemain, qu'il a dit à quelques clients que quelque chose allait changer.

De maison en maison, le bruit a couru que Monsieur Dufresne allait se remarier. Oui, car il est veuf depuis quelques années.

Il a été obligé de dissiper cette erreur flatteuse, et de mettre la ville au courant de ses projets. Malheureusement, cela a été une cruelle déception pour le vaniteux quincailleur. On avait refusé de prendre Sylvain à l'école privée, car il était encore trop jeune.

Sylvain avait été tout retourné à l'annonce de son père quant à l'envoyer dans une autre école... même privée... oh non, pas ça ? Son père n'était pas du genre à revenir sur ces décisions. Ainsi, Sylvain pouvait alors profiter de la vie à pleines dents.

Il avait pourtant besoin d'une seule chose, celle de retourner en classe. Il n'était pas cancre, non, juste trop distrait de ses jeux pour que son cerveau assimile toutes les tâches. Que pouvait-on faire ?

Son père lui a alors servi des discours pendant tout le reste de l'année. Il y avait aussi l'histoire de la famille, et cela ne le passionnait guère plus.

Il y avait la grande histoire de la région, celle du pays. Le but était pourtant de le motiver sur ses origines, de comprendre pourquoi le monde est tel qu'il est. L'intérêt n'était pas bien meilleur.

Il y avait enfin l'histoire de sa propre existence, et pour son âge, ça ne l'intéressait pas plus, mais son père avait alors un autre regard sur lui, ce qui n'allait pas le décider à changer d'avis.

Il était obstiné dans sa décision, et pour lui, il n'y avait pas d'autre solution pour qu'il retrouve une certaine motivation à apprendre.

Si lui n'y arrivait pas, si l'école publique n'y arrivait pas, seule une école privée y réussirait.

Plus d'une fois, le père est retourné à l'administration de l'école privée, et à force, ils ont fini par consentir, à se charger de l'éducation de Sylvain, l'année suivante.

De fait, peut-être, pendant toute cette année, le collège ne l'effrayait plus. Il avait donc une nouvelle destinée, mais dont la date n'était pas encore fixée et bien incertaine.

Il espérait bien ne pas y aller.

Quant au matin où le père a reçu la nouvelle, il a éprouvé une des plus fortes joies de sa vie. C'était une joie austère et grave qui lui donnait l'air de pleurer par une particulière contraction de sa bouche. Il a commencé par sortir dans la rue, la tête haute, s'arrêtant de porte en porte, éblouissant les voisins de ses racontars.

Les gens étaient béats d'étonnement, non sans respect. Puis, il est allé chez sa soeur, Mademoiselle Rosalie Dufresne, vieille fille, paralysée, acariâtre, méchante, avec laquelle il s'est disputé plus que de coutume, en raison de l'heureux évènement.

Elle avait son avis très personnel sur le sujet: elle trouvait ça idiot, mais c'était une question d'honneur que son frère espérait regagner avec cette dure décision. Oh oui, qu'il serait très fier que son fils suive une école privée, car il aurait de quoi jaser.

De retour à sa boutique, il a passé son tablier de travail en coton gris, et il a appelé son fils. Tout en faisant du rangement, il lui a adressé un discours pompeux. Pfouh...

Il appuyait tant sur les mots de son réquisitoire que ça lui attribuait l'importance d'un diplomate en pleine séance de travail, car il en a conclu que ces négociations difficiles et parfois douloureuses étaient heureusement terminées.

Un fait important était aussi à considérer, c'est que l'écolage n'était pas gratuit, et Mademoiselle Rosalie avait bien compris ce problème. Le père montrait à son fils ses deux bras et jambes pour symboliser le fait qu'il allait devoir se saigner pour lui.

Après une pause de quelques minutes où il a triomphé de l'air ahuri qu'il avait, il a lentement poursuivi avec les grands préparatifs. C'est qu'eux aussi allaient couter... et de ressasser ses conseils, insistant de préférence sur ses qualités et ses paternelles vertus... que, finalement, Sylvain n'écoutait plus.

Là, il ne savait plus ce qu'il ressentait: un accablement, un déchirement, une intense douleur. Certes, il connaissait de longue date la décision de son père, mais il l'avait peut-être un peu trop vite écartée de sa mémoire. Vous savez... il ne songeait qu'à jouer ?

Aujourd'hui, c'était pour de vrai, et il avait comme l'impression d'une chute dans un gouffre, d'une dégringolade dans un escalier sans fin.

Son père avait repris son travail, un travail tout juste bon à occuper ses mains pour évacuer le stress qui était en lui. Il en est même arrivé à dire qu'il l'enviait de cette future situation. Malgré ses leçons et ses brillantes promesses, Sylvain ne se sentait ni fier ni heureux. Il était abasourdi. Il avait bien de la peine à croire qu'il lui fallait quitter la petite ville et partir vers une autre ville qui lui était inconnue. Oui, l'école privée n'était pas ici en ville ?

Jusqu'ici, il avait grandi librement dans le soleil, la pluie, le vent, la neige, en pleine activité physique, sans penser à rien, sans concevoir un autre pays que le sien, une autre maison que la sienne, un autre air que celui qu'il respirait.

Il redoutait maintenant cette séparation avec tout ce dont il avait l'habitude, comme une sorte de catastrophe. Le cœur gros, il s'est retiré dans l'arrière-boutique où il avait coutume, entre les heures de l'école, d'apprendre ses leçons et de préparer ses devoirs. C'était une pièce sombre que le soleil n'avait jamais visitée.

Pendant quelques minutes, c'est comme si toute sa courte vie avait défilé devant lui avec sa maman trop vite partie et bien vite imaginée et imagée. Il s'est assis à la table et il a ouvert un livre de classe qu'il n'a pas lu, car il s'est longtemps mis à rêvasser à d'autres lieux, à d'autres compagnons, à d'autres maîtres.

...

Les jours suivants ont passé, pleins d'anxiétés différentes. Sylvain restait à la maison. Il ne sortait qu'accompagné de son père qui veillait scrupuleusement à ce qu'aucun camarade ne pénètre chez lui pour son soi-disant bien.

Le père a même donné l'ordre à son apprenti, un gamin de 15 ans, de ne plus le tutoyer. Quelle idiotie ?

Les promenades, les visites, les tête-à-tête plus fréquents devenaient pour moi un intolérable supplice, et afin d'y échapper, il souhaitait ardemment qu'arrive le moment du départ.

Seul, le soir, dans sa chambre, parmi ces riens familiers qui l'entouraient, la terreur du collège lui a repris. Ce qui lui faisait encore le plus mal, c'était les questions de toute nature qui se dressaient devant lui. En attendant, ça lui causait de violents maux de tête.

...

La maison contiguë au magasin de quincaillerie appartenait aussi à Monsieur Dufresne. C'était le bureau de Poste que gérant Madame Lecautel, veuve d'un militaire mort alcoolique que l'on disait fou. Elle passait pour une femme instruite. Elle était maigre et longue, d'aspect triste, souffrant du deuil perpétuel avec des robes noires d'une distinction inhabituelle.

Elle avait une fille, Michèle, du même âge que Sylvain. Ils s'étaient même liés d'une amitié assez vive.

Le père était même bien fier de cette relation pour son fils, et il l'encourageait dans ses visites.

Madame Lecautel s'était maternellement prise d'intérêt pour Sylvain, puisqu'il est un enfant réservé et silencieux. Il a été convenu que tous les jeudis et tous les dimanches, il irait chez elle.

Souvent, par les beaux temps, son bureau fermé, elle emmenait Sylvain en promenade avec sa fille. Dans ces moments, il éprouvait un véritable soulagement avec la compagnie de sa petite amie, Michèle. Un instant de protection plus tendre et doux le poussait plus fort vers elle. Ce n'était pas pour autant qu'il parlait et qu'il se confiait davantage. Il était trop timide pour cela.

Près d'elle, son cœur s'apaisait, sa tête endolorie redevenait plus calme. Peu à peu, il se remettait à la joie de ne plus penser à rien. Elle était charmante de câlineries inventives. Elle avait surtout deux grands yeux noirs, trop brillants et trop humides, toujours cernés de bleu qui éclairaient sa jolie figure d'une lumière d'amour précoce et profonde. Elle était si gentille que, finalement, elle souhaitait toujours l'accompagner.

Chaque jour, après le déjeuner, Sylvain allait aussi chez sa tante Rosalie: un autre supplice auquel le condamnait son père. Dans son fauteuil à roulettes près de la fenêtre, avec un ouvrage de tricot dans ses mains, la vieille fille occupait toutes les heures de son existence sédentaire à dire du mal des gens, et à faire souffrir sa femme de ménage qui s'était attachée à elle par des promesses d'héritage.

De retour à la maison, de plus en plus découragé, Sylvain se demandait si, vraiment, il n'était pas trop petit, trop laid, trop mal bâti, pour être accepté à l'école privée. Il se demandait vraiment s'il ne serait pas plus heureux en apprentissage. Il était alors très partagé entre le passé, la réalité et le futur. De jour en jour, l'attente devenait un autre supplice.

...

Enfin est arrivée la date fatale pour Sylvain. La veille, son père était resté très tard en soirée à compulsier les horaires des trains. Une fois bien décidé, il devait donc rendre des explications.

...

Le lendemain, après une nuit agitée, et de très bon matin, le père se lève. Il passe sa redingote de cérémonie, et chose mémorable, il se coiffe de son chapeau précieusement gardé au fond d'une armoire, et dont la soie rebroussée par de maladroits et successifs frottements, était ternie de reflets jaunâtres.

Ainsi accoutré, il emmène son fils à l'église pour qu'il y entende la messe matinale. Ensuite, la journée se passe en visites ennuyeuses, avec d'interminables recommandations...

La tante Rosalie lui a donné un billet de 50 francs. Chez le curé, les adieux ont été attendrissants. Il a reçu une bible toute neuve et une médaille bénite. Madame Lecautel s'est montrée affectueuse. Michèle était très pâle, elle a eu une crise de nerfs, et elle a pleuré.

Et, la fin de l'après-midi est enfin arrivée. C'était le premier soir de septembre, charmant et doux. Le père éprouvait une dernière fois la solidité de la lourde valise. À nouveau revêtu de ses plus beaux habits, Sylvain s'acheminait vers la gare accompagné par son père.

Derrière eux, l'apprenti poussait un diable avec la valise. Malgré l'heure tardive, bien des gens se sont mis aux portes pour envoyer un dernier adieu à Sylvain...

Contrairement à ses habitudes, le père marchait silencieusement. Il ne répondait pas aux démonstrations populaires que par de courts gestes. Il avait perdu de son assurance et de sa dignité, il était ému.

Ils sont arrivés à la gare avec une demi-heure d'avance. Ils se posent dans la salle d'attente. Ils s'asseyent l'un près de l'autre sur le banc, et sans se parler. Le père tenait la main de son fils dans sa main. Il la lui serrait souvent d'une étreinte tremblante.

Sylvain avait redouté un flux de paroles, de suprêmes conseils, alors il a mentalement remercié son père de ce silence et de ce tremblement qui lui étaient pénibles et très doux en même temps.

Son regret de partir augmentait et, frissonnant d'un gros chagrin, il se serrait davantage contre son père. Il se repentait violemment d'avoir été injuste envers lui. Son âme se fondait dans le remords et la reconnaissance. Il aurait voulu lui demander pardon... et tout d'un coup, il a pensé à Michèle qui devait encore dormir.

Les seules paroles de son père étaient le souci pour lui de bien avoir son billet ou bien de faire attention aux portières...

Jamais il n'avait vu son père ainsi. Il s'est mis à pleurnicher, et s'il avait osé, il se serait même jeté dans ses bras, il lui aurait supplié de rester, et de retourner tous les deux dans la boutique où ils seraient très heureux. Lui aussi, il se mettrait en manches de chemise, il aurait un tablier de coton, et il irait chez les clients, il compterait les cadenas, il pèserait les clous.

Quelle joie de revoir la rivière, les images renversées des peupliers, les mouvantes chevelures des roseaux... et ses camarades retrouvés ?... et ses promenades avec Michèle, le jeudi ?... et les champs et les fleurs, et les parties de marelle, sur la grand-place ?

Les minutes se sont envolées douloureusement. Soudain, un employé a ouvert la porte pour annoncer l'arrivée du train. Un bruit de sonnerie se dévidait sans interruption et un grondement sourd a suivi. Ils sortent sur le quai quand le train est passé devant eux. Ils n'ont pas bougé et ils ont regardé la masse des wagons.

Devenus immobiles, en face d'eux, une portière s'ouvre vivement. Un envoyé de l'école privée sautait sur le quai. Sans une hésitation, il a salué Monsieur Dufresne qui a été bien surpris et étonné de son éloquence.

... à suivre dans le récit complet...